

Phase d'éveil

CINÉMA. Vingt-quatre heures dans Beyrouth avec un homme qui s'extirpe de la torpeur : « *A Perfect Day* », de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, est un film optimiste sur la reconstruction.

DURANT LA GUERRE CIVILE LIBANAISE, près de 17 000 personnes ont disparu sans laisser de traces. Il appartient à leurs familles de déclarer leur décès. Dure décision : combien de temps attendre ? Comment entamer un deuil sans être sûr de la mort ? Et comment continuer à vivre avec un fantôme ? *A Perfect Day* marque le jour où Malek, la trentaine, se rend avec sa mère, Claudia, chez un avocat pour déclarer la mort de son père, disparu il y a quinze ans. Ce n'est pas un jour « parfait », mais un jour charnière. Quelque chose va se débloquent dans la vie de ces deux personnages, enclencher un mouvement, ouvrir le champ des possibles. En suivant Malek vingt-quatre heures dans Beyrouth, d'un matin au suivant, d'un réveil à un autre réveil, Joana Hadjithomas et Khalil Joreige – déjà auteurs d'un joli court-métrage sur le deuil, *Cendres* – ont fait le choix d'une ossature classique. Loin de contraindre le film, cette unité de temps lui donne une assise et lui permet de s'engager dans plusieurs directions narratives et stylistiques sans se perdre. Des charniers aux chantiers : *A Perfect Day* est un film sur la reconstruction. Une reconstruction qui part de l'insondable, du gouffre, y revient et s'en empare pour remonter vers une forme d'éveil.

Film traversé de spectres, *A Perfect Day* travaille les états seconds. Malek est atteint du syndrome de l'apnée du sommeil, maladie qui se manifeste par des interruptions de la respiration et provoque une grande fatigue dans la journée. Dès qu'il n'est plus en activité, il s'endort. En voiture, au travail, dans la rue, en boîte de nuit... La tête dans les épaules, la démarche lente, et l'œil de celui qui cherche à refaire surface, il passe la journée dans un état semi-comateux. Sa mère est à l'opposé. Aux aguets, insomniaque, inquiète. Entre eux stagnent le fantôme du père, beaucoup de silence et un conflit masqué. Quand le film commence, le matin donc, Malek dort encore. Assise près de lui, sa mère lui demande de reporter leur grande décision. Ces deux-là ne se parleront à cœur ouvert que par sommeil interposé, ou presque. Seuls avec leurs tourments,

évoluant dans deux dimensions différentes, ils vont se croiser. Claudia ne cessant d'appeler son fils. Malek ne cessant d'éviter sa mère. Chacun tendu dans son coin vers un corps et un amour absents : le mari disparu pour Claudia, et, pour Malek, une petite amie à la beauté troublante qui ne veut plus de lui.

A Perfect Day fonctionne par allers-retours entre assouplissements et sorties de brouillard, représentations d'une sensation intérieure et images « réelles ». En témoignent trois scènes où une sorte de zone frontière vers un autre monde se matérialise à l'écran. Dans la première, Malek s'endort au volant. L'image, quasi-documentaire, de l'encombrement dans lequel il est coincé cède la place quelques secondes à un écran noir. Dans la deuxième, Claudia, seule chez elle, assise sur son lit et paniquée par les bruits qui lui parviennent, tend la main vers la caméra. Dans la troisième, Malek est de nouveau en voiture. Sa petite amie (un rêve ?) vient de s'enfuir brutalement dans la nuit. Elle a oublié ses lentilles de contact. Il se les ajuste et s'absorbe dans la contemplation de la nappe sombre perlée de pois lumineux que ses nouveaux yeux lui font voir.

A Perfect Day multiplie les passages d'une réalité à une autre. De même, il sème des lieux de passages. Le décor est percé de part en part : le bloc urbain ouvre ici sur un jardin, là sur la mer, là encore sur un chantier qui recrache un cadavre. Des encombrements monstres, des supporters de la coupe d'Asie de football en effervescence, le quartier des boîtes de nuit où l'érotisme chaloupe sur des rythmes de techno arabe contemporaine, Malek est en décalage avec l'agitation de Beyrouth. Son lien avec l'extérieur ? Toute une série de messages qu'il envoie ou qu'il reçoit : des textos, des slogans publicitaires sur des affiches géantes, le diagnostic du médecin, les appels de sa mère, le conseil du gardien d'immeuble, des sonneries de téléphone... Signes d'une communication qui cherche à s'établir, à se rétablir. Si *A Perfect Day* suggère les ruines sous le béton, la maladie sous le sommeil, la folie sous l'inquiétude,

et le fossé entre les générations, l'heure n'est pas à la crise. L'individu se libère de ses entraves, du passé, du clan, et la rupture se fait graduellement, par étapes. C'est en cela, plus encore que dans sa volonté de battre en brèche les représentations dominantes du monde arabe en affichant une modernité fougueuse, que *A Perfect Day* est un film politique. Optimiste de surcroît, ce qui est rudement bienvenu en ces heures de regain d'anxiété au Liban. La course de Malek sur le bord de mer, le matin du nouveau jour, traduit certes une joie et une libération, mais surtout une énergie et une farouche volonté d'avancer.

I. M.

En salles le 1^{er} mars.



Thierry, suspect idéal d'un crime qu'il n'a pas commis.

Au piège

CINÉMA. La cavale d'un innocent. Un drame social de Christophe Otzenberger.

CONNU POUR SES DOCUMENTAIRES (*la Conquête de Clichy*, *Fragments sur la misère...*), Christophe Otzenberger est passé avec aisance à la fiction. Mais on ne s'étonnera pas que les histoires qu'il raconte soient solidement ancrées dans notre société contemporaine. Après *Autrement* en 2001, *Itinéraires* met en scène un garçon, Thierry Chartier, élevé à la campagne par sa grand-mère, qui est pris au piège de la mécanique judiciaire pour un crime qu'il n'a pas commis mais dont il est le suspect idéal. Son casier judiciaire est chargé : il a déjà été jugé pour une complicité d'assassinat, là aussi très abusive. C'est pour cette raison qu'il part en cavale : il sait que son innocence n'a aucune chance d'être reconnue.

Une petite ville de province dans le Nord, un meurtre, un flic, un avocat. Le terrain est archi-rebattu, et les séries télévisées l'ont pavé de clichés poisseux. Rien de tel ici. Sans doute parce que Christophe Otzenberger s'attarde moins sur les ressorts d'une intrigue que sur ce qui meut les personnages de ce drame social. Autant dire que chaque personnage d'*Itinéraires* a une réelle existence (ce qui se fait rare au cinéma, où l'on focalise sur deux ou trois héros). Tous sont d'ailleurs interprétés par d'excellents comédiens (Jacques Bonnaffé, Hélène Vincent...). Le flic accusateur mais rationnel, l'avocat complice du recherché, les parents pas vraiment protecteurs sortent du rôle attendu. Ce ne sont pas de simples figures. De même que le restaurateur accueillant et la jeune femme que croise Chartier au cours de sa cavale, dans une petite station balnéaire. Ces rencontres, pas si surprenantes, ouvrent le film à la douceur des sentiments, sans l'amollir. *Itinéraires* est en effet à l'image de Yann Tregouët, qui incarne à merveille un personnage totalement sincère, les nerfs à fleur de peau, réactif et, finalement, insoumis.

Sec, sans graisse, le film renoue avec les qualités des meilleures série B. Peut-être Christophe Otzenberger aurait-il pu lui donner une dimension plus troublante. Ainsi, au début, après avoir dévalisé avec un compagnon des chambres froides remplies de viande, Chartier décide soudain de s'en prendre à un troupeau de porcelets, eux, bien vivants. Cette séquence contient une sorte d'étrangeté, une sauvagerie menaçante qu'on ne retrouve pas ensuite. L'efficacité du film n'en aurait pas été affectée, au contraire.

CHRISTOPHE KANTCHEFF

